

L'Eclipse du savoir

LINDSAY WATERS

L'Eclipse du savoir

Traduit de l'anglais par
JEAN-JACQUES COURTINE

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2008

TITRE ORIGINAL

Enemies of Promise

Publishing, perishing, and the Eclipse of Scholarship

Tolle, lege.

Saint Augustin

*Je n'ai pas d'objection à ce que vous pensiez
lentement. J'en ai à ce que vous publiez plus
vite que vous ne pensez.*

Wolfgang Pauli

*Ce qui cause la ruine des jeunes écrivains est
la surproduction ; le besoin d'argent est la
cause de la surproduction.*

Cyril Connolly

Licensed by Prickly Paradigm Press LLC, Illinois, U.S.A.

© Prickly Paradigm Press LLC. All rights reserved.

© Editions Allia, Paris, 2008 pour la traduction française.

PREMIÈRE PARTIE
LES BARBARES SONT À NOS PORTES

AU cours des quatre dernières années, j'ai prévenu les universitaires et les éditeurs travaillant dans les humanités de se préparer à un avenir où les éditeurs, comme moi-même, cesseront de publier trop de livres pour en produire trop peu. Ouvrez bien les yeux : on a constaté des coupes sombres, parfois sévères, dans les publications des presses de l'Université de Californie, de Duke, de Stanford, et de bien d'autres. Aujourd'hui, le nombre de livres que les presses universitaires produisent en est encore à des niveaux historiquement élevés. Tout cela va radicalement changer. Nous sommes à un moment paradoxal, difficile à interpréter, comme celui des Derniers Jours que prédit la Bible. Avant de toucher le fond, il nous faut trouver comment retomber sur nos pieds et continuer à avancer.

A quoi servent les livres ? Quelle est l'utilité des publications ? La raison pour laquelle je me tiens là, suppliant devant vous, est mon amour immodéré des livres, que j'aime presque autant que j'aime les humains. S'il y a là du fétichisme, ou de l'idolâtrie, alors je suis coupable. Nous nous trouvons peut-être

collectivement – comme Marshall McLuhan le suggéra il y a des années – à la veille de quitter l'époque où le livre aura été un élément central du développement humain. Nous nous devons alors à nous-mêmes de découvrir ce qui nous était le plus précieux dans les livres, de manière à le préserver.

Je tente dans cet essai de pousser les universitaires à prendre les mesures nécessaires afin de défendre et protéger l'indépendance de leurs activités, l'écriture des livres et des articles, de la façon dont ils les considéraient jadis, avant que le marché ne devienne notre prison, et que la valeur des livres ne se soit dépréciée. Nous sommes entrés dans une période constante de réexamen. Comme l'un des membres de notre conseil d'administration¹ l'a récemment formulé, aucune université n'est disposée "à préserver des activités non rentables... pour la simple raison que beaucoup de disciplines universitaires

1. Celui des Presses de l'Université de Harvard. Lindsay Waters en est un des plus hauts responsables éditoriaux. [Toutes les notes sont du traducteur. Ce dernier tient à remercier Claudine Haroche, qui a attiré son attention sur l'importance du présent ouvrage, et a été à l'origine du projet de cette traduction.]

sont incapables d'apprendre de nouveaux trucs, ou bien d'ouvrir les yeux sur ce qu'elles sont". Le ciel nous est tombé sur la tête depuis le jour où j'ai commencé à travailler dans l'édition à la fin des années 1970. La question est aujourd'hui de nous assurer que le sol ne se dérobe pas lui aussi sous nos pieds.

Mon point de vue est ici celui d'un éditeur non-commercial à l'intérieur de l'université¹,

1. La plupart des ouvrages de recherche universitaire, dans le champ des sciences humaines et sociales et de la critique littéraire ou artistique, sont publiés aux Etats-Unis par un important et puissant réseau de presses universitaires, dont l'ampleur et le prestige sont sans commune mesure avec celui dont les éditions universitaires disposent en France, où le recours à celles-ci représente généralement pour les auteurs un second choix par rapport aux principaux éditeurs commerciaux. Les presses sont liées aux universités, et, comme ces dernières, ordonnées selon une hiérarchie où prestige universitaire et éditorial se confondent. Celles qui occupent le haut du panier (les presses de Harvard, de Columbia, de Princeton, de Yale, de l'Université de Californie...) sont ainsi supposées délivrer des labels de qualité qui jouent un rôle considérable dans la valeur ajoutée des livres, et en conséquence dans la carrière universitaire de leurs auteurs, comme on va voir.

qui cherche à équilibrer ses comptes tout en préservant la dignité de la pensée et des livres. Je m'exprime également comme universitaire. Quand il m'est arrivé de faire des présentations orales du présent essai, certains ont soulevé l'objection suivante : "Comment pouvez-vous critiquer le système, quand vous-même – les Presses de l'Université de Harvard – vous êtes le système ? Vous êtes de mauvaise foi." Je rétorque que c'est précisément à ceux qui sont à l'intérieur du système qu'incombe la responsabilité de parler les premiers. Nous, les éditeurs, n'y échappons pas du simple fait de notre position.

Les éditions universitaires ont aujourd'hui à faire face à des dangers qui surgissent de tous côtés – du côté du public, des contribuables, des professeurs, des étudiants, des bibliothécaires, de nos collègues. L'idée a surgi au sein de l'administration des universités et parmi les éditeurs eux-mêmes, qui paraissent décidés à nourrir de folles espérances, que les éditions universitaires devraient être transformées en "centres de profit" et apporter leur contribution au budget général de l'université. D'où cette idée a-t-elle pu bien venir ? Elle est détestable. Nous disposons en Occident des bilans financiers de l'édition depuis Gutenberg, et il est clair que les livres ne sont pas une bonne

affaire. Les gadgets ont toujours été et resteront un bien meilleur investissement. Et l'idée de pomper l'argent des presses universitaires – les plus démunis des éditeurs – équivaut à demander aux grenouilles de bénitier de participer à l'entretien de l'église.

Je pense que nous tous, universitaires et éditeurs, avons laissé les marchands pénétrer dans le temple. Nous devons restreindre leurs activités, car nous ne pouvons les mettre à la porte, comme Jésus le fit jadis. Bien sûr, bien des universités sont, pour une bonne part, des entreprises commerciales. Il n'y a là rien de choquant. C'est également le cas de beaucoup de nos églises ! Elles disposent cependant de moyens financiers qui doivent être bien gérés, ce qui nous incombe. Mais nous avons d'autres obligations – spirituelles celles-là, et non pas financières – qui demandent aussi à être respectées. Ma grande inquiétude, qui découle de la reprise en main de l'université par l'entreprise, naît de la conviction suivante : en laissant les marchands prendre le contrôle du temple, nous avons permis à ceux qui veulent vider de leur sens et par là même profaner ce qu'il y a de bon dans nos livres et nos publications, d'occuper des positions de force dans un certain nombre de domaines, plus particulièrement dans celui des humanités. Je crois que la commercialisation

de l'enseignement supérieur a provoqué un arrêt de l'innovation dans les départements où l'on enseigne les humanités à l'université. Le problème central est peut-être bien – comme Jeremy Gunawardena l'affirme – celui de la publication : car il est au cœur même de la vie universitaire.

Dans les sciences humaines, on scrute les livres et les produits de la culture de manière à y trouver les traces de notre commune humanité. J'avance qu'il y a un lien de cause à effet entre l'exigence industrielle d'une productivité accrue et le fait de dépouiller l'ensemble des publications d'une signification autre que celle d'être des unités comptables. Les humanités sont aujourd'hui en crise parce que bien des présupposés à propos de ce qui y compte – qui est précisément, sans mauvais jeu de mot, le fait même de compter – leur sont radicalement hostiles. Quand les livres cessent d'être des médias complexes pour devenir des objets à quantifier, la conséquence est alors que tous les autres objets qu'étudient les humanités perdent leur valeur. Et si les universitaires qui travaillent dans ce champ ne gardent pas fermement à l'esprit ce qu'ils sont, personne d'autre ne le fera à leur place.

La tendance à la bureaucratisation de l'université a été mortelle pour les humanités au

cours des trois dernières décennies. La bataille contre le livre en Occident est semblable à la dégradation des statues de Bouddha à Bamayan en Asie Centrale, un geste violent perpétré au nom de valeurs soi-disant supérieures. Il nous faut revenir à la case départ, et nous demander comment naît le désir de s'exprimer, d'écrire ou de publier. Il nous faut nous rediriger vers ce qui compte le plus. Il nous faut oser poser des questions fondamentales, parce que beaucoup de ce qui nous est cher est exposé à un péril mortel.